

Créations

Creations

« *The Raven* » d'Edgar Allan Poe

Présentation suivie d'une traduction nouvelle

par Henri Justin
Université d'Orléans

Ce texte est celui d'une contribution faite le 28 avril dernier à « State of the Art », colloque interne des anglicistes de la Faculté des Lettres d'Orléans. N'ayant pris le risque de lire cette traduction devant collègues et étudiants qu'après avoir demandé à Marc Amfreville de me donner son sentiment, je la lui dédie chaleureusement.

« The Raven » paraît en 1845 dans un journal de New York. Le poème est un grand succès littéraire ; il est immédiatement repris dans de nombreuses publications et vaut à leur auteur sa plus belle heure de gloire... Il avait d'ailleurs été écrit pour cela. Poe l'avait conçu comme un tour de force littéraire, et il a réussi. Faisant allusion à « The Gold Bug », qui lui avait valu une belle notoriété deux ans plus tôt, Poe écrit dans une lettre : « The bird beat the bug all hollow ». Acte de conquête, donc, presque un énorme coup publicitaire, et d'ailleurs le personnage du corbeau restera attaché à son auteur dans l'imagerie populaire – mais cela n'empêche pas Poe d'attacher à sa composition une grande valeur puisqu'il en signolera le texte jusqu'à sa mort, quatre ans plus tard.

« The Raven » est d'abord un tour de force verbal. Le poème est constitué d'une séquence de dix-huit strophes régulières qui tournent autour d'un refrain obsédant, d'abord « nothing more » dans la plupart des premières strophes – puis, avec la première intervention de l'oiseau, ce « nevermore » qui ne lâchera plus le lecteur. Et ce refrain détermine une rime en /o:/ très insistante, puisqu'elle commande quatre vers sur six dans chaque strophe. Un axe sonore, donc, très contraignant.

Autour de cet axe, se met en place tout un jeu de sonorités : rimes internes systématiques et qui sont souvent aussi des rimes riches, allitérations, images sonores en miroir et autres paronomases – tout cela faisant du poème une chambre d'échos très fabriquée, voire surfaite, mais dont on ne se libère pas facilement. Le lecteur cultivé fait la fine bouche : il y a là trop de rimes trop riches et éculées. Ainsi dans la seule strophe 2, on trouve « ember/remember/December », puis « morrow/borrow/sorrow », c'est-à-dire la grosse artillerie du versificateur romantique. Ainsi encore, à la strophe 6, alors que le poète-narrateur vient de nous dire qu'il avait l'âme en lui toute brûlante (« all my soul within me burning »), voilà qu'il se lance dans une triple rime acrobatique digne des *limericks* :

*“Surely,” said I, “surely that is something at my window lattice;
Let me see, then, what thereat is, and this mystery explore.”*

Tout cela est empreint d'une énorme théâtralité et d'un goût du jeu verbal qui, bien interprété, peut offrir un plaisir du texte, mais qui peut aussi déstabiliser le lecteur sérieux et l'inciter à rejeter une poésie trop « m'as-tu-vu », ou plutôt, en l'occurrence, trop « m'as-tu-entendu » – mais justement, c'est le problème, on l'a entendue et elle nous colle à l'oreille.

Et puis ce jeu massif sur les rimes et les échos est celui d'un poète-narrateur enfermé dans son passé amoureux et qui nous fait revivre le drame cocasse et symbolique où s'est trouvée confirmée son incarcération dans le deuil. Car tel est le sujet du poème ; « The Raven » est un poème de la possession, de l'obsession : obsession de la perte de la femme aimée, obsession du « nevermore ». Le poète s'amuse avec les barreaux en « -ore » de sa prison.

Ce poète-narrateur est en effet aussi un amoureux du verbe et un grand lecteur. L'ouverture du poème nous le montre penché sur des volumes oubliés :

*Once upon a midnight dreary, while I pondered, weak and weary,
Over many a quaint and curious volume of forgotten lore...*

C'est donc tout naturellement qu'il va investir l'oiseau échoué chez lui en cette nuit, en ce minuit de tempête, des qualités occultes qu'il rencontre dans ses lectures. Si bien que ce corbeau qui parle (et l'on sait que cela

existe) va aussi très largement devenir, dans la diégèse même, un produit du verbe.

Ce qui nous mène au second tour de force, celui de la vraisemblance, factuelle et psychologique. L'action rapportée est en effet totalement improbable et rendue parfaitement possible par le ressort psychologique mis en jeu.

L'oiseau est bien un simple oiseau ou du moins, il peut bien, à la limite, être considéré comme tel. Il entre, s'installe, et commence par être pris par le jeune homme comme objet de moquerie. Mais son premier « nevermore » change tout. Car ce vocable entre tellement en résonance avec l'âme de notre intellectuel endeillé que ce dernier va s'obstiner à venir buter contre lui comme à plaisir. Pris dans la logique de la mélancolie, il presse l'oiseau de questions, apparemment pour être rassuré, consolé, mais en réalité avec l'assurance masochiste qu'à chaque fois un nouveau « nevermore » le confirmera dans son incarcération.

Donc une psychologie retorse qui ne manque pas de finesse – et qui, de plus, donne une nouvelle justification à l'usage de la rime en /o:/, la rendant en fait indispensable. En effet, c'est en terminant ainsi ses questions, puis ses ordres, que le narrateur provoque la réaction langagière de l'oiseau – l'invite, en fait, à donner sa monotone et désespérante réponse. Nécessité fonctionnelle, donc, de cette rime omniprésente.

Chacun aura compris, à ce stade, que l'oiseau est appelé à fonctionner comme une projection du narrateur lui-même et que le poème est une histoire de doubles. C'est ainsi que le narrateur attribue à l'oiseau une âme qui s'exhale tout entière dans le « nevermore », c'est ainsi également que ce volatile, mélange de dignité hautaine et de misère râpée n'est pas sans pouvoir apparaître comme un portrait-charge de Poe lui-même. Jeu de doubles encore. Jeu d'échos.

Traduire « The Raven », c'est donc un peu relever un défi, et je ne suis pas le seul à avoir été tenté puisque, sans avoir fait de recherches systématiques, j'ai déjà recensé dix-sept traductions françaises – dont dix en vers ; et l'on comprendra, je pense, après cette présentation, qu'une traduction d'un tel poème se doit d'être en vers, avec mètre et rime, évidemment. Ce n'est pas chose facile, mais aucune des traductions versifiées que je connais ne me donnant satisfaction, la tentation était forte d'en oser une onzième !

Le choix décisif était celui du refrain, et donc la traduction du « nevermore ». La traduction mot à mot, « jamais plus », n'offre pas une gamme de rimes intéressantes. J'ai finalement jeté mon dévolu sur une sorte de devise : « mort emporte ». Et comme j'ai été tenté par un autre mot que « corbeau » pour traduire « raven », c'est à cette formule, « mort emporte », que j'ai demandé de servir de titre.

Mort emporte

Voici par un minuit lugubre où lourd et las j'élucubrais
Sur maints volumes curieux les gloses d'une gnose obscure –
Quand déjà je dodelinais – que soudain : un tapotement,
Comme si quelqu'un toc-toquait, toc-toquait à ma lourde porte.
« Quelque visiteur, marmonnai-je, qui toquera doux à ma porte –
Cela seul, et rien d'autre sorte. »

Distinctement il m'en souvient, c'était au désolant décembre
Et les reflets d'un feu mourant dans ma chambre tordaient leurs ors.
Combien je désirais le jour ! ayant en vain des livres sourds
Souhaité l'obole d'un sursis au deuil de l'en-allée Lénore –
Au deuil de la fleur précieuse par les anges nommée Lénore –
Nom qui sombre ici dans la mort.

Aux froissis furtifs, aux soupirs de la soie pourpre des courtines
Venaient me saisir, me transir de fantasmiques terreurs.
Lors j'allais donc me répétant, pour pacifier mon cœur battant :
« Ce sera quelque visiteur mendiant accueil à ma porte –
Quelque visiteur mendiant, sur le tard, accueil à ma porte –
Cela seul, et rien d'autre sorte ».

Ainsi se raffermi mon âme et bientôt sans plus balancer
« Monsieur, dis-je, ou ma noble Dame, vraiment votre pardon j'implore :
C'est que j'étais dodelinant et vous, si doucement toquâtes,
Si doucement tapotâtes, tapotâtes à cette porte
Qu'à peine je vous entendis » – et sur ce j'ouvre grand la porte –
Que le noir ! et rien d'autre sorte.

Dans ce noir mon regard plongea et longtemps me tint là l'alarme
Et le quet de rêves que nul n'avait osé rêver encore.
Mais scellé resta le silence, l'obscurité ne fit pas signe,
Et le seul mot articulé fut le là murmuré « Lénore ? »
J'avais parlé, et par l'écho me fut remurmuré « Lénore ! »
Ce seul mot, seul, et seul encore.

A peine rentré dans la chambre, le trouble au cœur et l'âme en feu,
Voici que de nouveau j'entends toquer, toquer un peu plus fort.
« C'est donc à mes persiennes, dis-je, que quelque chose fait des siennes :
Il faut percer ce qu'il en est et que ce mystère j'explore –
Que mon cœur un instant s'apaise et que ce mystère il explore –
C'est le vent, c'est le vent encore ! »

Vivement j'ouvre et, sans détour, d'un pas princier de pénétrer,
Avec force ébrouements de plumes, un Freux que, solennelle, escorte
L'ombre sainte des anciens jours. Sans le moindre salut s'avance
Et va, comme dame ou seigneur, prendre perchoir dessus ma porte –
Dessus un buste de Pallas tout juste au-dessus de ma porte –
Prendre perchoir, sans une volte.

Or l'oiseau d'ébène aux grands airs, le sinistre sire leurrant
Ma tristesse vers le sourire en se comportant de la sorte –
« Bien que de ton cimier la plume soit tondue, dis-je, preux tu es,
Freux macabre, lugubre aïeul, hôte égaré des Rives mortes –
Dis-moi donc, aux Rives de Nuit, quelle devise haut tu portes ».
Le freux proclama : « Mort emporte ».

Si peu signifiante que fût sa peu pertinente réponse,
M'ébahit que l'affreux oiseau put ainsi paraître si docte ;
Car de ce côté de la vie quel autre homme eut le privilège
De voir semblable animal, plume... ou poil, au-dessus de sa porte –
Juché sur le buste sculpté, tout juste au-dessus de sa porte,
Et proclamant que « Mort emporte » ?

Mais seul sur le buste placide, il émit ces seules syllabes,
Comme si, seules, sur son âme, elles avaient droit de mainmorte.
Plus rien dès lors ne prononça, plus une plume ne froissa,
Tant et si bien que m'échappa : « Il est amis que vent emporte,
Amis, Espoirs : les emporta ; demain ce gueux, de même sorte... »
Mais lui de couper : « Mort emporte ».

Saisi que rime si précise s'en vint river ma rêverie,
« Sans doute, dis-je, sont-ce là les seuls sons que l'oiseau colporte,
Sons saisis sur les lèvres lasses d'un maître dont l'odieux Désastre
Réduisit les chansons au seul refrain qu'encore il supportât –
Au seul, sombre refrain qu'encore son cœur désastré supportât –
“Ah, la mort – ah, la mort emporte !” »

Mais le freux n'en leurrant pas moins ma tristesse vers le sourire,
Je roule un bien moelleux fauteuil devant bestiole et buste et porte ;
Puis m'affalant sur le velours, je laisse mon esprit muser,
Musarder sur l'oracle dont, hiératique, Corvus avorte –
Sur l'oracle dont, hiératique et grotesque, Corvus avorte
Quand il croasse « Mort emporte ».

Tout cela je vais explorant, me gardant bien d'en souffler mot
Au freux maigre dont l'œil de feu lors me poigne de fièvre forte ;
Cela, et plus, vais devinant, la tête mollement versée
Sur le lourd velours feuille-morte dont la lampe couve les moires
Mais où plus jamais ne viendra se presser comme en ma mémoire
Celle que Noire Mort emporte.

Lors voici qu'au tapis des pas... d'anges... tintent, que s'épaissit
L'air du parfum d'un encensoir invisible en des mains accortes.
« Fou, m'écrié-je, Dieu t'octroie, par ces messagers, Il t'envoie
Le répit, le philtre d'oubli, le si doux oubli de la morte
Lénore. Bois, bois le doux oubli, bois le mol oubli de la morte. »
Le freux rappela : « Mort emporte ».

« Prophète, dis-je, et de malheur ! Dépêché par le Tentateur
Ou par la tempête craché – cœur ravagé mais tête forte –
En ce désert ensorcelé, ce logis par l'Horreur hanté –
Diable ou oiseau, mais prophétique ! dis-moi donc vrai, je t'y exhorte :
Y a-t-il baume en Galaad ? Dis-moi, dis-moi, je t'y exhorte. »
Le freux proclama : « Mort emporte ».

« Prophète, dis-je, et de malheur ! diable ou oiseau, mais prophétique !
Par Dieu qui sur nous tend son Ciel – sur les êtres de toute sorte –
Dis à cette âme de douleurs si contre elle aux verts Paradis
Elle serrera une sœur qui le nom de Lénore porte –
La rare et radieuse fleur qui le nom de Lénore porte. »
Le freux proclama : « Mort emporte ».

« Que ces mots soient ton viatique », hurlai-je en me dressant, rageur,
« Plonge à nouveau dans la tempête, rejoins des spectres la cohorte !
Et ne laisse pas une plume en signe de ton noir mensonge !
Ne viole plus ma solitude, quitte ce buste et cette porte !
Ôte enfin ton bec de mon cœur, ôte ta forme de ma porte ! »
Mais le freux : seule Mort emporte.

Ainsi l'oiseau, loin de broncher, reste perché, reste, perché,
Dessus le buste de Pallas si pâle au-dessus de ma porte ;
Et ses yeux luisent comme luisent les iris d'un démon qui rêve,
Et la pluie, sur lui, de la lampe projette au sol son ombre morte,
Et mon âme prise en cette ombre, ombre noire où mon âme est morte,
Attend là que la mort l'emporte.